

## UN PROBLÈME POUR LA CONCEPTION WITTGENSTEINIENNE DES COULEURS OU UN EXEMPLE DE SCIENTISME?<sup>1</sup>

Andrew Lugg  
Ottawa, Canada

Dans ses *Remarques philosophiques*, Ludwig Wittgenstein décrit brièvement ses vues sur la nature de la couleur: «l'octaèdre des couleurs est grammaire car il dit que nous pouvons parler d'un bleu tirant sur le rouge mais non d'un vert tirant sur le rouge»<sup>2</sup>. Bien qu'il concède que l'octaèdre des couleurs ne saisit pas toutes les relations entre les concepts de couleur que nous utilisons, Wittgenstein ne met jamais en doute sa conviction que l'incompatibilité du rouge et du vert est de nature logique et donc correctement clarifiée par des considérations sur la façon dont nous parlons des couleurs plutôt que par la recherche scientifique. Selon lui, un «vert rougeâtre» serait exclu par la grammaire des couleurs et parler de voir un vert rougeâtre n'a pas plus de sens que de dire qu'il est quatre heures sur le soleil.

Que penser alors d'un article intitulé «On seeing reddish green and yellowish blue», publié dans la prestigieuse revue scientifique *Science*?<sup>3</sup> Si Wittgenstein avait raison, il semblerait que les auteurs de cet article, Hewitt Crane et Thomas Piantanida, aient réussi l'impossible, c'est-à-dire créer des circonstances où les sujets voient une couleur logiquement irréalisable, et pas seulement une couleur qui, comme ils le prétendent, «n'est pas normalement réalisable»<sup>4</sup>. D'un autre côté, si nous devions accepter les résultats de Crane et Piantanida (ou même concéder qu'ils puissent être authentiques), l'idée de Wittgenstein que «l'octaèdre des couleurs est grammaire» semblerait insoutenable et nous devrions, semble-t-il, accepter la position de C. L. Hardin et des autres philosophes d'orientation scientifique, à savoir que les incompatibilités entre les couleurs sont de nature empirique plutôt que logique<sup>5</sup>.

Afin de clarifier la situation, il serait utile de se demander si la couleur que les sujets de Crane et Piantanida ont perçue est décrite de façon correcte par vert rougeâtre. Selon Hardin, il n'y a ici aucune difficulté. Il soutient qu'il est possible d'acquérir les concepts «rouge» et «vert» séparément et donc possible de découvrir qu'ils sont simultanément réalisés<sup>6</sup>. Selon lui, il

---

<sup>1</sup> Je suis reconnaissant à M<sup>me</sup> Céline Palmer, qui m'a aidé à préparer ce texte pour la publication.

<sup>2</sup> L. Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, Paris, Gallimard, 1975, section 39, p. 73.

<sup>3</sup> H. Crane, T. Piantanida, «On seeing reddish green and yellowish blue», *Science*, vol. 221 (1983), p. 1078-1080.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 1078.

<sup>5</sup> C. L. Hardin, *Color for Philosophers*, Indianapolis, Hackett, 1988, p. 124-127.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 122.

n'y a pas plus de raison de supposer que «le concept de n'être pas rouge fait [...] partie du concept d'être vert» qu'il n'y en a de supposer que «le concept de n'être pas un mastodonte [fait] partie du concept d'être un abat-jour». Bref, d'après Hardin, c'est une erreur de penser que l'incompatibilité du rouge et du vert est essentielle à ces couleurs de la même façon que la ressemblance entre le cramoiis et le rose leur est essentielle<sup>7</sup>.

Ce raisonnement laisse cependant à désirer. Bien que le rouge et le vert puissent vraisemblablement être des «propriétés phénoménales»<sup>8</sup> et qu'il ne fasse aucun doute qu'on puisse apprendre séparément ce que sont ces couleurs, il n'est pas évident que les concepts du rouge et du vert ne soient pas mutuellement exclusifs. Même dans le cas des mastodontes et des abat-jour, maintenir que les deux concepts peuvent être appris indépendamment n'est pas du tout la même chose que de soutenir que les deux concepts ainsi appris sont indépendants. Et si l'incompatibilité du rouge et du vert ne devait pas leur être essentielle, ne serait-il pas plus plausible de croire qu'il en est de même pour la ressemblance entre le cramoiis et le rose? Après tout, le cramoiis et le rose ne sont pas moins propriétés phénoménales et donc incapables d'être compris séparément que le rouge et le vert.

Il ne faut pas non plus négliger que, du propre aveu de Crane et Piantanida, leurs sujets ont éprouvé des difficultés à décrire ce qu'ils voyaient et qu'ils le décrivent finalement de façon différente. Si ce que ces sujets ont vu peut être décrit correctement comme vert rougeâtre, nous serions certainement en droit de nous demander pourquoi certains d'entre eux ont prétendu voir une couleur grise (plutôt que vert rougeâtre ou rouge verdâtre) et comment expliquer le fait qu'«un artiste possédant un vocabulaire étendu de couleurs» fut «incapable de nommer ou de décrire la couleur»<sup>9</sup>. Puisque ces sujets étaient certainement au courant de ce que sont le rouge, le vert et d'autres couleurs, ils n'auraient pas dû – si les concepts de rouge et de vert ne sont effectivement pas incompatibles – trouver plus difficile d'identifier le vert rougeâtre que le bleu rougeâtre.

Il est vrai que ce qui était perçu était insolite, mais là ne peut être toute la question puisque le manque de familiarité dans le cas d'autres couleurs – pensons au cas du rouge fluorescent il y a quelques siècles – n'a pas empêché leur identification correcte.

Que penser alors des sujets qui décrivent la couleur comme vert rougeâtre? Ce qu'il faut considérer ici c'est si oui ou non leur description a un sens. Le simple fait que quelques-uns des sujets de Crane et Piantanida prétendirent voir du vert rougeâtre ne veut rien dire; en fait cela n'a rien de surprenant puisqu'ils virent premièrement des bandes de rouge et de vert et, comme Wittgenstein le fait remarquer, l'idée que nous nous faisons de la

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>9</sup> H. Crane, T. Piantanida, *op. cit.*, p. 1079.

nature de la couleur est «très grossière, partiellement fausse»<sup>10</sup>. Pour démontrer que ce qui était perçu était bien du vert rougeâtre, on devra établir qu'ils ne prétendaient pas voir du rouge et du vert ensemble (comme on peut voir une combinaison de rouge et de vert quand on regarde les feuilles changer de couleur à l'automne). Plus pertinemment, on devra nous assurer que ce qui a été vu était une couleur qui n'est pas moins susceptible d'être décrite comme du vert rougeâtre que le bleu rougeâtre n'est susceptible d'être décrit comme bleu rougeâtre.

Des philosophes tels que Wittgenstein n'ont pas à nier que les sujets de Crane et Piantanida voyaient quelque chose qu'ils étaient fortement enclins à appeler vert rougeâtre. Ce qui est avancé est simplement que certaines des choses que les gens disent, quoi qu'ils en pensent eux-mêmes, sont dépourvues de sens. En fait, Wittgenstein et les philosophes de sa lignée pourraient répondre qu'il n'était pas moins naturel pour les sujets de Crane et Piantanida de dire qu'ils voyaient du vert rougeâtre qu'il ne le serait pour la plupart des gens de dire, à quatre heures de l'après-midi, qu'il est quatre heures sur le soleil. Tout ce que cette expérience démontre au sujet de notre emploi du langage des couleurs, seraient-ils en droit d'insister, est que, dans certaines situations, nous sommes enclins à dire des choses qui n'ont pas de sens, que nous sommes enclins à employer une forme de mots – ici «vert rougeâtre» – exclue par les règles de notre langage.

Wittgenstein ne prétend pas que nous ne nous trouverons jamais dans une situation où nous aimerions qualifier de vert rougeâtre ce que nous voyons. Son propos est plutôt que dans l'éventualité où nous reconnâtrions cela comme une couleur, nous changerions par le fait même notre langage, nous adopterions une nouvelle grammaire. En particulier, il veut nous dissuader de l'idée qu'une décision de parler d'une certaine couleur comme vert rougeâtre pourrait compter comme une découverte (ce qui, naturellement, ne revient pas à nier que de déterminer que le nouveau concept a bien des applications pourrait en être une). Pour Wittgenstein le concept de vert rougeâtre est sur le même pied que le concept de la racine carrée de -1 avant la venue des nombres complexes; dans les deux cas un concept est exclu, mais changer notre langage pour l'admettre est toujours possible et peut parfois être souhaitable. Wittgenstein ne s'oppose pas à l'idée que si les faits de la nature étaient différents, nous pourrions vouloir réviser la manière dont nous parlons des couleurs, son opinion étant que «l'importance d'un concept se ramène souvent à des faits extrêmement généraux de la nature»<sup>11</sup>.

Je conclus donc que les résultats de Crane et Piantanida ne constituent pas une menace sérieuse pour la soi-disant approche linguistique de la couleur (du moins pas au sens où l'entend Wittgenstein). Il ne fait pas de doute que si ces résultats sont dignes de confiance, ils ont d'importantes

---

<sup>10</sup> L. Wittgenstein, *Remarques sur les couleurs*, Mauvezin, TER, 1984, partie III, section 103.

<sup>11</sup> L. Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961, note p. 175.

conséquences pour notre compréhension du mécanisme de la vision des couleurs. Mais, contrairement à ce que prétendent Hardin et d'autres, ils ne démontrent pas (et ne le pourraient pas non plus) que notre système de concepts de couleurs est incorrect. En fait, tenter d'employer des résultats scientifiques pour déloger l'approche linguistique n'est rien moins qu'une forme assez lourde de scientisme. C'est considérer la portée de la science comme beaucoup plus étendue qu'elle n'est et c'est traiter les concepts comme s'ils étaient sujets à l'évaluation empirique exactement de la même manière que les théories scientifiques. La conception du langage des couleurs soutenue par Hardin et les autres philosophes d'orientation scientifique ne nous apparaît plausible que parce que nous avons tendance à considérer des formes de description comme des phénomènes du même ordre que les phénomènes qu'ils servent à décrire.